

NOTES, QUESTIONS ET DISCUSSIONS

IN MEMORIAM

Longue et douloureuse est la liste des pertes que nous avons faites au cours des années 1914-1919 : elle compte quelques-uns de ceux qui apportaient le concours le plus utile ou qui donnaient les plus beaux espoirs à la *Revue*.

* * *

Parmi nos collaborateurs et amis qui ont disparu dans cette période chargée d'événements, il n'en est pas — même des plus âgés — dont la guerre n'ait abrégé les jours — par les angoisses qu'ils ont éprouvées, par les deuils qui les ont frappés, ou simplement par la tension d'esprit qu'exigeait, chez des hommes conscients de son exceptionnelle gravité, l'effort pour suivre la crise mondiale, dans le temps et dans l'espace.

Les noms de Victor Delbos, de Gaston Maspéro, d'Albert Métin, de Lucien Poincaré, de Maurice Tourneux ont figuré dans le programme de nos revues générales. L'intérêt qu'ils ont pris à la *Revue* n'a pu se manifester par une collaboration active; mais l'appui qu'ils nous ont donné nous fait un devoir de saluer ici la mémoire de ces hommes qui, à des titres divers, ont bien mérité de la science et de leur pays.

Occasionnelle, la collaboration de Ph. Champault, de J. Delvaille, de Pierre Foncin a été pour nous honorable et utile. Édouard Chavannes, Jules Combarieu, Paul Vidal de la Blache, par des revues générales d'histoire de la Chine, d'histoire de la musique, d'anthropogéographie, parues dans les premiers volumes de la *Revue*, ont contribué à lui assurer l'autorité scientifique. Pierre Cultru, travailleur actif et probe, nous apportait pour l'histoire coloniale un concours précieux. Émile Durkheim a servi la *Revue* non seulement en lui donnant un article important, *De la Méthode objective en sociologie* (1901), mais en lui ménageant, par sa propre collaboration, celle de tout un groupe excellent de travailleurs. Souvent, nous avons fait des réserves sur le système de ce puissant penseur, de ce chef d'école vigoureux; mais souvent aussi nous avons proclamé tout ce que lui doit la sociologie et tout ce que nous prenions à notre propre compte de sa conception du « social ».

A Paul Lacombe nous avons dit que nous consacrerons un article. Cet hommage est dû au collaborateur dévoué, dont le nom a figuré longtemps au sommaire de presque tous les numéros de la *Revue*. Il est dû au théoricien original, qui a bien mérité des études historiques et auquel pleine justice n'a peut-être pas été rendue.

Louis Adelphe, Charles Ballot, Émile Bertaux, Paul Cerf, Joseph Déchelette, Abel Ferry, Aug. Georges-Berthier, René Girard, Alfred Pichon, Adolphe Reinach sont, les uns tombés au champ d'honneur, les autres morts des suites de blessures ou de fatigues de guerre.

Paul Cerf, gérant de la *Revue*, lieutenant d'infanterie, a été tué, près d'Arras, dans les premières semaines de la lutte (4 octobre 1914). Ceux qui avaient pu l'apprécier et qui connaissaient son sentiment du devoir, l'ardeur de sa nature, la vivacité de son patriotisme, l'intérêt passionné qu'il avait toujours porté aux choses militaires, craignaient bien, en août 1914, de ne le revoir jamais. Ils ne l'ont pas revu ; mais son souvenir leur reste très présent.

J. Déchelette avait été pour nous un collaborateur de la première heure. Il avait prélué ici, par une revue générale d'archéologie celtique (tome III, 1901), à l'élaboration de ce *Manuel* d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine qui est un monument admirable d'érudition et de compréhensive intelligence. A 52 ans, il avait repris du service actif, et il est tombé, lui aussi, dès octobre 1914, à la tête d'une compagnie d'infanterie. *Gallix reliquias illustravit, pro Gallia miles cecidit*, dit de lui une simple et fière légende de médaille.

Émile Bertaux avait publié dans la *Revue* la leçon d'ouverture de son cours d'histoire de l'art à l'Université de Lyon (tome IV, 1902). Il devait nous donner des revues générales d'histoire de l'art italien et de l'art espagnol. Sa belle carrière, féconde en travaux solides et brillants, l'avait amené à Paris, — au musée André et à la Sorbonne. Comme s'il n'eût pas eu les plus fortes raisons de tenir à la vie, il s'est dépensé sans mesure pendant la guerre. Capitaine interprète, chargé, au Ministère de l'Aviation, de dépouiller des revues étrangères, il voulut voler, pour être plus compétent : la tension physique qu'il s'imposa, à 47 ans, dans son ardeur généreuse de servir pleinement, a usé sa santé et entraîné sa mort.

Historien de l'art, également, et artiste, nature fine, sensible, distinguée, Alfred Pichon nous avait donné sur Puvis de Chavannes, dans le fascicule consacré à l'histoire de l'art (février 1914), des pages pénétrantes. Il s'intéressait à la fois aux origines de la Renaissance italienne et à l'art le plus moderne : il en sentait et il en montrait les affinités profondes. Sa constitution n'a pas résisté aux fatigues et aux émotions qu'il a éprouvées dans la conduite de trains sanitaires. Il est mort le 7 août 1918, à 41 ans.

Charles Ballot était un collaborateur récent de la *Revue*. Agrégé d'his-

toire, il apportait à l'étude des questions économiques — particulièrement à celle des origines de la grande industrie en France — une rare ouverture d'esprit. Le nom de Louis Adelphe avait figuré pour la première fois au sommaire du numéro de juin 1914. Docteur ès lettres et docteur en droit, chargé de missions en Hollande, Adelphe avait commencé une enquête importante sur la genèse et sur l'influence de la doctrine politique de Spinoza : il procédait, dans ces recherches délicates d'histoire des idées, avec une méthode exemplaire. Ces deux bons travailleurs ont été mortellement frappés sur le champ de bataille.

Comme historien, Abel Ferry nous appartient presque complètement. Il a publié ici (1903-1906) sur les questions de politique mondiale qui l'intéressèrent de bonne heure une série de comptes rendus. Il projetait alors une thèse. Il avait de l'histoire contemporaine une connaissance enrichie par les souvenirs personnels et les documents particuliers de son père Charles Ferry, de son oncle Jules Ferry. Son esprit grave et ardent était de ceux qui se développent constamment au contact des hommes et au choc des événements. Malgré sa jeunesse, il s'était fait très vite une place importante à la Chambre. Mêlé à la crise de juillet-août 1914 comme sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, puis à la guerre comme officier et comme membre de la Commission de l'armée, il jouerait aujourd'hui un rôle de premier plan sans l'éclat d'obus qui l'a frappé en mission, aux avant-postes. Les lettres de lui que la *Revue de Paris* a publiées suffisent à prouver qu'il consentait à donner sa vie pour que la « ligne bleue des Vosges » ne fût plus la frontière d'une France mutilée.

Adolphe Reinach, René Girard, Aug. Georges-Berthier étaient de ceux sur qui la *Revue* comptait le plus.

Donc au plus haut point de qualités héréditaires, d'une mémoire prodigieuse, d'une vaste curiosité, d'une extraordinaire puissance de travail, Adolphe Reinach avait conquis très jeune une grande autorité scientifique dans les domaines divers mais convergents de l'archéologie, de l'épigraphie, de l'ethnographie, de l'histoire des religions. La *Revue* a publié de lui une étude considérable sur les origines de l'État athénien (*Althis*, tomes XXIV et XXV, 1912) et un article intitulé *Égyptologie et Histoire des Religions* (tome XXVII, 1913), qui traitait d'importantes questions de méthode. Il travaillait pour elle et pour la *Bibliothèque de Synthèse historique* (il avait renoncé à un projet de voyage en Orient pour terminer un volume sur la civilisation égéenne), quand la guerre fit du bon historien un énergique et brillant lieutenant de dragons. Il a disparu, dès la fin d'août 1914, dans les Ardennes, en entraînant quelques cavaliers dans une charge héroïque, pour empêcher le recul de son bataillon.

René Girard, juriste et historien, apportait à l'étude, lui aussi, des qualités et des traditions de famille. L'histoire économique, les questions coloniales intéressaient au plus haut point cet esprit à la fois très vif et très précis, très moderne et très sage. Il s'employait activement, en 1914, à la préparation d'un fascicule de la *Revue* qui devait être consacré

à l'Islam.... Je me souviendrai toujours de notre dernière rencontre. C'était le 1^{er} août 1914, boulevard des Capucines, au milieu de la foule agitée, vibrante. Il était calme et résolu. Il souhaitait qu'on en finit une bonne fois avec les provocations de l'Allemagne; mais il voulait le départ sans cris, sans bravades, le déploiement réfléchi d'une force maîtresse d'elle-même. Blessé, retourné au front, blessé encore, il est mort, en mai 1915, à l'hôpital de Ligny-en-Barrois. Sa belle et droite intelligence, son charme personnel laissent à ceux qui l'ont bien connu de vifs regrets et un très doux souvenir.

J'ignorais tout d'Aug. Georges-Berthier quand il m'adressa en février 1914 un article, sur l'enseignement de l'histoire des sciences en France, que j'ai immédiatement accepté — avec joie — et qui a paru dans le numéro d'avril-juin 1914 : il révélait un historien des sciences et de la civilisation, destiné à faire œuvre utile dans un domaine que nous négligeons beaucoup trop. J'ai reçu de lui, pendant les mois qui ont précédé la guerre, d'intéressantes lettres où, répondant à ma sympathie, il me renseignait sur sa personne, ses études et ses projets.

« Puisque vous avez l'amabilité de me demander quelques détails sur moi-même, m'écrivait-il le 1^{er} mars, voici les grandes lignes, d'ailleurs bien dépourvues d'intérêt, de mon *curriculum vitae* : j'ai vingt-cinq ans; après l'achèvement des études secondaires, j'ai voyagé pendant une année en Italie et dans l'Afrique du Nord; l'année suivante, j'ai pris une licence de lettres-philosophie à l'Université de Lyon, puis, un an après, le P. C. N., tout en me familiarisant quelque peu avec la physiologie expérimentale et comparée et en publiant de droite et de gauche quelques petits articles dans de « jeunes » revues. Ensuite deux ans de service militaire, durant lesquels je me suis fait une règle de laisser les livres (sauf les mémoires et histoires militaires et les ouvrages d'éducation physique) pour étudier, dans ces circonstances exceptionnellement favorables, les hommes de toute mentalité et de toute culture parmi lesquels j'avais à vivre et dont, à la fin, comme officier de réserve, j'avais quelques-uns à dresser. Puis deux années consacrées, partie à des voyages en Angleterre, Allemagne et Italie, partie à la préparation, à Paris, à Lyon et ici (Gleizé, près de Villefranche, Rhône), d'un diplôme d'études supérieures de philosophie consacré à *la différenciation et le mécanisme en biologie*. Mon intention était, jouissant d'une petite indépendance qui suffit à mes goûts, de m'adonner aux travaux qui m'intéressent sans chercher d'autre titre que celui de docteur ès lettres : mes thèses sur le même sujet que mon mémoire de diplôme et *sur Berkeley et la science newtonienne* sont plus qu'ébauchées. Mais j'ai compris que l'enseignement ne serait pas pour moi sans de grands profits intellectuels et aussi qu'il serait à peu près impossible d'obtenir, aux approches de la trentaine, le moindre poste dans une Faculté, sans passer par la filière. D'où la résolution que j'ai prise de me présenter cette année au concours d'agrégation de philosophie, sans me faire d'illusion sur les désavantages de ma

spécialisation prématurée (je n'ai de connaissances un peu précises qu'en histoire et philosophie des sciences et en sociologie, ou mieux en ethnographie).

« Incessamment, diverses revues, dont *Isis*, publieront des articles de moi et cet été paraîtra un petit volume sur *le Mécanisme cartésien et la physiologie au XVIII^e siècle*. Pour l'instant j'écris un article sur *la distinction de la Physique et de l'Astronomie chez les Epicuriens*, destiné à l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*, et une étude sur *la Sociologie et l'étude positive des phénomènes religieux*, à propos du livre de Durkheim... Je prends la liberté de vous adresser, à ce sujet, un article que je viens de consacrer à la *Sociologie criminelle de M. Durkheim*, ainsi qu'une petite improvisation en faveur du grec et du latin. »

Au mois de mai, après un voyage en Angleterre et tout en préparant — sans enthousiasme — l'agrégation, il projetait un article (pour la *Revue*) sur *les Étapes de la philosophie mathématique* de L. Brunschvicg et en avait presque terminé deux autres, — de sujets bien divers, — sur *Wagner et la musique française contemporaine*, sur *Descartes, médecin et les Roses + Croix*.

En juin, la préparation de l'examen qui approchait lui donnait le sentiment que, « hors l'épistémologie, l'histoire des sciences et la sociologie », ses connaissances étaient « rudimentaires et mal coordonnées » : aussi se proposait-il de consacrer une partie de ses loisirs de l'année suivante à « étendre un peu et surtout à préciser son information philosophique ». Auparavant, il comptait achever des articles sur *Durkheim*, sur *le Système du Monde chez les Grecs d'après Duhem*, sur *l'Intuition et la Pensée logique*, sur *le Principe de relativité et la nouvelle Physique*, tous travaux qu'il avait « sur le chantier », — sans parler d'un mémoire sur *la Sociologie et ses rapports avec la Philosophie et les Sciences* dont la documentation était réunie pour un concours de l'Institut.

Le 29 juillet — c'est la dernière lettre que j'ai reçue de lui — il m'apprenait son admissibilité à l'agrégation (il a ignoré qu'il était troisième admissible). « Un résultat — bien minime — de la situation extérieure, ajoutait-il, a été de me faire consacrer, ces derniers jours, plus de temps à raviver mes connaissances militaires qu'à méditer les auteurs du programme. A tout prendre, je préférerais encore accabler le jury de contre-sens que compromettre le sort des cinquante ou soixante hommes qui me seront confiés ! » — Et le 7 septembre, au col des Joursaux, Georges-Berthier trouvait une mort héroïque.

La personnalité de ce jeune homme, — que je n'ai jamais vu, — d'après ses lettres et ses premiers travaux m'est apparue presque géniale. Dès 1908, au sortir du collège, il avait publié, dans les *Archives d'Anthropologie criminelle*, un *Essai sur le système psychologique d'Auguste Comte*, qui témoignait d'une lecture immense. En 1914, il « rêvait » de publier une Introduction bibliographique à l'histoire des sciences : il avait réuni déjà 8 à 10.000 fiches (qu'il a léguées, avec sa bibliothèque et tous ses papiers, à l'Université de Lyon). Mais il dominait son savoir et son érudition. Ses connaissances s'épanouissaient en idées.

D'ailleurs, il avait cultivé son esprit dans toutes les directions, conformément à son idéal d'une culture vraiment française. Dans l'article intitulé *La Modernité et l'Équivoque de la Culture générale*, qu'il qualifiait, en me l'envoyant, « d'improvisation en faveur du grec et du latin », il défend les lettres contre les partisans d'une instruction soi-disant moderne, et toute scientifique, qui ne serait que basse vulgarisation : « Oui, il est bien vrai que la science est œuvre de beauté tout autant que de vérité — si même sa vérité est autre chose que sa beauté — ; qu'elle est génératrice de vertu non seulement intellectuelle, mais morale, et de la plus haute. Mais la science, ce n'est pas cet ensemble incohérent de vagues propositions que recèlent les manuels de baccalauréat ou ces fantastiques généralisations qu'offrent à tout venant, comme autant de nouveaux Évangiles, mille ouvrages de vulgarisation. La science n'exerce son influence vivifiante sur un esprit que si d'abord cet esprit est lui-même capable de la vivifier : il n'est de vraie science qu'une science comprise, et comprendre c'est encore créer, puisque c'est non point emmagasiner une chose faite, mais prendre part à une évolution qui est vie incoercible et enrichissement sans limite. » Une culture générale ne saurait jamais être d'abord et surtout scientifique, « car, tout proche et aisément discernable dans la littérature, l'art, l'histoire, combien il est loin et combien dissimulé, l'humain, le psychologique, dans la science ! »

Il défend également la beauté gréco-latine, l'art classique, contre l'engouement pour les littératures étrangères. Le vague ou le fantastique des œuvres germaniques, la fièvre et le désordre et le « sens de l'infini » du romantisme, le pittoresque de l'exotisme ont leur attrait ; mais l'intelligence est au sommet de la vie spirituelle : et l'art classique, fait de précision, de mesure, de discrétion, doit être à la base de l'éducation française, pour entretenir nos délicatesses les plus exquises.

Il n'est plus de Barbares, observe-t-il, — en 1913, — « pour qui n'a cure que d'une culture purement scientifique, puisque la science est et tend à être de plus en plus anonyme et cosmopolite ; ...il n'en va plus de même dès que persiste le souci de la culture littéraire, artistique, de l'affinement de la pensée et de la sensibilité, de la politesse et de la douceur des mœurs, de ce qui vraiment constitue une civilisation, avec ce qu'elle a d'original, d'incomparable et de rare. »

Et il traçait, à grandes lignes, un programme d'éducation nationale, avec « un même point de départ pour tout le monde » dans l'enseignement primaire. Il y faisait entrer une « attentive culture physique », et aussi la musique, la danse, le dessin, le modelage, « cette éducation artistique qu'un intellectualisme abstrait a fait oublier ». Il préférait le latin et le grec, l'italien et l'espagnol à l'allemand et à l'anglais, — dont il réservait l'étude tout utilitaire pour des séjours à l'étranger préparés par quelques leçons et quelques correspondances. Parce que française, cette culture serait à la fois centrée et humaine : « Tout ce que les Français ont accompli de grand dans le domaine des sciences ou des arts, » écrit le géographe de Roon, qui fut ministre de l'Empire allemand, « toujours ou

pour résultat le progrès de l'intelligence en général et non pas seulement celui de l'esprit français en particulier. »

J'ai insisté sur la courte carrière de ce jeune homme parce qu'il n'a pu être connu que dans un cercle très étroit. Et puis, avec un relief saisissant, il est représentatif des générations montantes, qui nous ont donné la victoire, cet admirable Georges-Berthier qui associait si intimement et de façon si lucide le culte de la vérité et l'amour de la France.

Comment conclure ces lignes, qui, en précisant nos pertes, ont avivé nos regrets, sans proclamer une fois de plus la nécessité du travail intensif ? Le travail s'impose dans tous les domaines. Nous, historiens, à la fois pour remplacer en quelque mesure tant d'hommes de sciences prématurément disparus et pour acquitter notre dette envers eux, nous devons (on ne saurait trop le redire), malgré les difficultés de l'heure présente, travailler activement, à la française, pour la vérité objective et sans patrie.

H. B.

QUELQUES BIOGRAPHIES

LE PROBLÈME DES PUBLICATIONS BIOGRAPHIQUES

Nous groupons ici un certain nombre de comptes rendus d'ouvrages biographiques. Ces ouvrages datent de plusieurs années, — les comptes rendus également (la plupart de ceux-ci étaient imprimés en 1914, pour entrer dans le numéro d'octobre — qui n'a point paru) ; les personnages dont la vie est étudiée appartiennent à des époques diverses et sont eux-mêmes très divers. Ce que nous voudrions, dans ce groupement d'aspect assez disparate, ce n'est pas tant faire connaître le contenu des livres, la personnalité des individus, qu'inviter à réfléchir sur un type de monographies historiques : la *Biographie*.

Georges Weill parle dans un compte rendu ici publié du *morbus biographicus*. Ce genre de monographies est, en effet, aussi dangereux que séduisant. La biographie est commode à traiter : elle fournit un sujet bien limité ; elle repose souvent sur des documents inédits (souvent même elle ne naît que de la trouvaille fortuite de documents inédits) ; elle a parfois un intérêt romanesque et peut lutter avec le roman dans la faveur du public. Mais ces avantages multiples n'ont rien à voir avec l'intérêt historique : trop souvent le biographe s'exagère et l'importance de son héros et l'utilité de son travail.

Une biographie n'est utile historiquement que dans la mesure où

l'individu étudié a joué un rôle qu'il s'agit de révéler ou de préciser; dans la mesure encore où l'individu étudié est représentatif, par sa mentalité, par ses mœurs, par sa vie économique, d'une classe, d'un milieu, d'un temps. La biographie — ou les mémoires — de tel personnage qui a fait du bruit, sans jouer de rôle, peut être infiniment moins utile à l'histoire que le livre de raison d'un petit bourgeois, d'un petit boutiquier, d'un artisan. Ce qui ne veut pas dire, au surplus, que, pour une époque donnée et pour un milieu donné, la publication des livres de raison doit être poursuivie au hasard et sans terme. Et il est évident que, parmi les biographies utiles, il y a des degrés de valeur historique, selon que l'individu étudié a été plus ou moins influent, plus ou moins représentatif.

Une biographie inutile, ou de médiocre utilité, devrait toujours être dénoncée impitoyablement. Il faut obtenir des travailleurs, de plus en plus, qu'ils ne publient pas des documents et qu'ils ne prennent pas des sujets au hasard, mais qu'ils se livrent à une délibération, à une enquête préliminaires, ou qu'ils demandent conseils aux gens avertis.

Les biographies utiles doivent être proposées comme modèles : il en faut faire ressortir non seulement la valeur intrinsèque, — ce qu'elles apportent de faits nouveaux à l'histoire pragmatique, — mais la valeur explicative, ce qu'elles apportent de données à l'histoire scientifique. Du point de vue de la synthèse, une biographie est précieuse dans la mesure où elle fournit des précisions pour résoudre ce problème : le rôle de l'individu en histoire. — H. B.

FRANZ ARENS, *Wilhelm Servat von Cahors als Kaufmann zu London* (Sonderabdruck aus der *Vierteljahrschrift für Sozial-und Wirtschaftsgeschichte*, XI (1913), pp. 477-514). — M. A. a consacré une quarantaine de pages à un personnage sur qui M. Whitwell avait déjà attiré l'attention : Guillaume Servat, cahorsin, devenu bourgeois de Londres, dont, de 1273 à 1320, on peut suivre l'activité. Il apparaît tour à tour comme marchand, exportateur de laines, entrepreneur de transports, percepteur ou fermier de droits importants, banquier enfin. Cette figure curieuse d'un méridional devenu un des plus notables financiers de Londres et appelé au nombre des aldermen de la Cité, méritait bien une étude particulière ; M. F. A. l'a écrite avec beaucoup de soin et de précision ; signalons en particulier l'intérêt général que présentent la conclusion et une longue note (p. 485) relative aux prêts. — L'auteur annonce la publication d'un ouvrage qu'il prépare depuis longtemps et qui doit élucider l'histoire des Cahorsins ; ce serait une contribution de premier ordre à la connaissance de la vie économique du Moyen Âge. — J. MORIZE.

DUC DE LA FORCE, *Lauzun : un courtisan du Grand Roi (Figures du passé)*, Hachette, 1913, 255 pp. in-8 (8 planches hors texte). — Le duc de Lauzun, le mari de la Grande Mademoiselle, est tout à la fois un

personnage d'histoire et un héros de roman : le duc de la Force, son arrière-petit-neveu, a raconté ce roman en historien clairvoyant et pénétrant. — Pour écrire la biographie de Lauzun, sur lequel tout semble avoir été dit, M. de la Force a consulté des lettres conservées aux Archives du Ministère de la Guerre, la correspondance secrète de Barrail, confident de Lauzun et de la Grande Mademoiselle, il a dépouillé une foule de documents en France, en Angleterre, en Italie. Et de tout cela se dégage une physionomie singulièrement originale. « Témoin du grand siècle tout entier, et quel témoin ! presque toujours à la meilleure place, dans l'entourage intime du roi, revêtu de hautes charges, capitaine des gardes et lieutenant-général des armées, Lauzun fut un des acteurs, secondaire à la vérité, mais toujours en vue, un des figurants illustres du règne de Louis XIV. » On ne saurait mieux dire, et de n'avoir pas exagéré le mérite et le rôle de son héros, cela révèle en M. de la Force une conscience et une précision qui sont de la plus rare qualité. — Mais il y a du roman dans cette vie, et La Bruyère a vu juste : « Straton est né sous deux étoiles : malheureux, heureux dans le même degré. Sa vie est un roman, mais il lui manque le vraisemblable : il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais ; que dis-je ? on ne rêve point comme il a vécu. » Pour conter ce roman et, comme on l'a dit, « ce beau rêve tempétueux, avec des phases de cauchemar », M. de la Force a été, ainsi qu'il convenait, pittoresque et vivant. Il a su dépeindre le contraste de la vie de cour la plus brillante, où s'épanouit délicatement un amour princier, avec le réalisme d'un impitoyable internement à Pignerol et avec le détail mélancolique d'une existence dispersée, manquée, qui se prolonge sous la régence et s'achève au couvent des Petits-Augustins... C'est un fort beau livre, dans tous les sens du mot. — LOUIS VILLAT.

WILLIAM-HENRY WILKINS, *Le roman d'une reine sans couronne*, Paris, Hachette, 1913. iv-296 pp. in-12. — Cette reine sans couronne est Sophie-Dorothée de Zell, femme de l'électeur de Hanovre qui devint le roi d'Angleterre Georges I^{er}. On a souvent raconté le drame de sa vie, ses amours avec Königsmarck, le meurtre de celui-ci, la longue captivité infligée à la princesse coupable. L'auteur anglais, dont le livre est maintenant traduit, a renouvelé ce récit en consultant les lettres des deux amants conservées à Lund et à Berlin. — G. WEILL.

JEAN RÉGNÉ, *Le Livre de Raison d'un bourgeois d'Armissan près Narbonne dans le premier tiers du XVIII^e siècle*, Narbonne, 1913, 37 pp. in-8. — Les renseignements notés, du 2 avril 1727 au 13 mai 1731, par François Durand, « bourgeois du lieu d'Armissan », dans son « livre de comptes et autres affaires », nous restituent le tableau complet de l'existence d'un notable de la région narbonnaise au commencement du XVIII^e siècle. Celui-ci est avant tout un agriculteur, qui tire ses principaux revenus de la culture des céréales (blé, seigle et avoine). Il afferme des parcelles de l'Étang salin, territoire de pâturages entre Narbonne et le massif de la Clape, et il laisse paître les troupeaux dans

son terrain moyennant certaines redevances. Peu de vignes ; cette culture est loin d'avoir à cette époque la grande extension qu'elle a prise de nos jours. En revanche, des amandiers, des mûriers et des oliviers (qui sont aujourd'hui en état de disparition), des pigeons, des volailles et des mules. Durand possède quelques maisons à Armissan et Narbonne et il paie la dîme et la taille aux deux endroits ; mais la plus grande partie de ses terres est tenue à ferme de gros propriétaires fonciers, notamment de M. de Caylus. Le mode d'exploitation varie : exploitation directe, métayagé ou fermage. Des chiffres précis nous fixent sur le rendement des terres et sur le prix des denrées agricoles.

Dans la gestion de sa propre fortune, ce bourgeois sait être pratique et réaliste ; mais c'est surtout en qualité d'agent de grands propriétaires qu'il se révèle véritablement homme d'affaires, tour à tour expert, procureur et arbitre, dans les multiples chicanes de la jurisprudence rurale. Il est certainement un des hommes les plus instruits de sa commune ; il exerce pendant longtemps les fonctions de greffier municipal ; nommé conseiller matriculé du premier rang le 8 septembre 1712, il est élevé dans la suite aux fonctions de premier consul.

Tel est le personnage, — agriculteur, homme d'affaires, fonctionnaire municipal, — que M. Jean Régné nous présente dans une courte et substantielle monographie. François Durand est le parfait représentant de cette bourgeoisie intelligente et active qui s'était rendue indispensable à la noblesse terrienne, incapable à elle seule de faire valoir directement ses grandes étendues de terres. « C'est cette même bourgeoisie, qui, au moment de la Révolution, saura profiter de la vente des biens nationaux pour transformer sa condition de fermière en celle de propriétaire. » En éclairant une des « étapes » essentielles de cette évolution, le livre de raison du bourgeois d'Armissan intéresse vraiment l'histoire générale. — L. V.

PAUL FOULD, *Un diplomate au XVIII^e siècle : Louis-Augustin Blondel*, Paris, Plon, 1914. 395 pp. in-8. -- D'après des documents inédits tirés de la Bibliothèque Nationale, de celle de Dresde, des Archives des Affaires étrangères, etc., M. P. Fould met en lumière la physionomie, jusqu'à présent demeurée dans l'ombre, d'un diplomate du XVIII^e siècle « tout à fait digne de figurer parmi les hommes les plus distingués de son temps ». — Fils d'un secrétaire de Colbert, Louis-Augustin Blondel obtint du roi, en 1714, à l'âge de 18 ans, une place dans l'Académie politique fondée par le marquis de Torcy, institution excellente que l'abbé Dubois devait réduire au simple dépôt des Affaires étrangères qui existe encore actuellement. Il débuta dans la carrière en accompagnant M. de Nacré en Espagne : il vit de près les intrigues d'Alberoni et il nota en observateur amusé une foule de détails de la vie religieuse, matérielle ou mondaine de la société espagnole. Puis il suivit le comte de Senneterre à la cour de Georges I^{er} d'Angleterre, qui se trouvait à Hanovre : il fréquenta chez la comtesse de Platen, la maîtresse préférée du roi, « non seulement parce qu'elle était très jolie, mais parce qu'elle

avait trois jolies filles ». Les affaires lui laissent encore beaucoup de loisirs : surveillé et desservi par son collègue Destouches, agent secret de Dubois, il ne peut aller en Angleterre et doit rentrer à Paris. — Son rôle de premier plan ne commence vraiment qu'en 1725 : secrétaire de M. de Cambis, qui allait annoncer à Victor-Amédée II le renvoi de l'infante d'Espagne, il remplit en fait les fonctions de chargé d'affaires. Il démêla tous les ressorts d'une politique tortueuse et souvent contraire aux intérêts de la France, mais il sut conquérir l'estime et l'amitié d'un souverain qui se connaissait en hommes. L'ayant soutenu dans la mauvaise fortune, il le conseilla de son mieux quand il eut abdiqué, afin de lui épargner de plus grands malheurs. Mêlé de près aux événements qui amenèrent, dès les débuts du règne de Charles-Emmanuel, l'humiliante arrestation du vieux roi, il fut le premier à sentir que sa place n'était plus en Piémont. Il demanda son rappel en 1732 : sa clairvoyance, son dévouement, sa parfaite honorabilité lui avaient fait à Turin une situation spéciale. — La notoriété qu'il avait acquise lui ménagea de nouveaux succès à la cour de l'électeur de Mayence, où nous le rencontrons au moment de la vacance du trône de Pologne et à la veille d'une guerre avec l'Autriche, — à la cour de l'électeur palatin, resté neutre dans le conflit, — à Francfort, enfin, où il est adjoint au maréchal de Belle-Isle dans l'ambassade de l'élection au lendemain de la mort de l'empereur Charles VI¹. Et c'est après la description d'un cérémonial compliqué, qui datait de la Bulle d'or, que s'arrête, un peu trop brusquement peut-être, le manuscrit que M. Fould a suivi fidèlement. Il abonde en observations curieuses sur la politique de la France, sur les mœurs des pays étrangers, sur la vie de cour et de salon dans la première moitié du XVIII^e siècle. M. Fould y a trouvé la matière d'un livre attachant et impartial². — L. V.

POUGET DE SAINT-ANDRÉ, *Le général Dumouriez*, Paris, Perrin, 1914, ix-351 pp. in-12. — Ce livre est le résultat de recherches très sérieuses ; l'auteur connaît bien la vie de Dumouriez, grâce à de nombreux documents inédits et souvent très intéressants. Je ne dirai pas que le rôle joué par le général, de 1789 à 1793, apparaît sous un jour nouveau ; mais nous pouvons maintenant suivre sa longue carrière de proscrit et de conspirateur entre 1793 et 1815. Le biographe a-t-il réussi à nous persuader que son héros « est un grand homme victime des événements » ? Quiconque lit ce volume sans idée préconçue verra là un exemple du *morbus biographicus* décrit par Macaulay. — G. W.

PAUL DUVIVIER, *L'exil de Cambacérès à Bruxelles*, Malines, Godenne, 1909, 64 pp. in-4°. — *L'exil du comte Sieyès à Bruxelles*, Malines, 1910,

1. Pendant son séjour à Francfort, il eut connaissance de la révolution moscovite de 1741 et il en fait un tableau que M. Fould a détaché dans un chapitre spécial.

2. Quelques notes bibliographiques, brèves et précises, au bas des pages. Les 80 dernières pages sont occupées par la reproduction de 13 pièces justificatives et un index alphabétique des noms propres.

73 pp. in-4°. — *L'exil du comte Merlin dans les Pays-Bas*, Malines, 1911, 184 pp. in-4°. — L'auteur, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles, a réuni dans ces trois brochures luxueusement imprimées (avec de beaux portraits) des détails précis, tirés des archives belges, des journaux ou des actes notariés, sur la vie des trois conventionnels exilés. C'est un utile complément aux livres publiés sur eux. La plus intéressante est l'étude sur Merlin de Douai : comme celui-ci n'a pas encore été l'objet d'une biographie sérieuse, M. Duvivier nous donne beaucoup de renseignements nouveaux qui font ressortir l'activité infatigable du grand juriste. — G. W.

GÉNÉRAL DE PIÉPAPE, *Histoire des Princes de Condé au XVIII^e siècle*. La fin d'une race. Les trois derniers Condé. Paris, Plon-Nourrit, 1913, 523 pp. in-8°. — Que dire de ce dernier volume de l'*Histoire des Princes de Condé*? Qu'il n'était peut-être pas indispensable à la science historique? On s'en doute assez. Comme dans ses ouvrages précédents, M. de Piépape ne fait que raconter, d'après autrui, des événements souvent bien connus. Point de recherche originale, et, dans le choix de ses autorités, peu de discernement critique. Par contre un évident souci artistique : n'est-ce pas lui qui engage M. de Piépape, dans cette *histoire* des trois derniers Condé, à clore délibérément son livre après la mort du duc d'Enghien? Comme il dit si bien, « l'épilogue du fossé de Vincennes rejette dans l'ombre la fin mystérieuse du duc de Bourbon à Saint-Leu. Aussi me dispenserai-je d'accompagner les survivants de la race, de 1804 aux dernières étapes de leurs existences déclinantes, sans intérêt désormais. » De même que dans cette histoire de l'illustre famille, le duc d'Aumale s'était arrêté assez tôt pour permettre à M. de Piépape de le continuer, M. de Piépape veut laisser quelque chose aux historiens futurs. — Voici pour le fond. Que penser de la forme? M. de Piépape a su disposer les faits de son récit dans un aimable désordre. Et le style, parfois même l'orthographe de son ouvrage, sont peut-être ce qu'on y trouve de plus personnel. — GEORGES ASCOLI.

E. BERNSTEIN, *Ferdinand Lassalle*, Paris, Marcel Rivière, 1913, 220 pp. in-8°. — M. Seillère nous a donné, en 1897, l'histoire pittoresque et dramatique de la vie agitée que mena Lassalle. Dans l'ouvrage traduit par M. Victor Dave, M. Bernstein a fait une étude d'histoire sociale. C'est un tableau précis de l'état du mouvement ouvrier en Allemagne avant Lassalle, et des idées nouvelles que celui-ci a fournies aux travailleurs militants; ses rapports avec Karl Marx, avec Rodbertus, avec le gouvernement de Bismarck, sont également indiqués. M. Bernstein montre que Lassalle n'a pas créé le parti socialiste, mais qu'il a enseigné aux prolétaires à combattre, et qu'il leur a fait comprendre la nécessité de se constituer en un parti politique indépendant. — G. W.

VITAL CARTIER, *Le général Trochu*, Paris, Perrin, 1913, iv-450 pp. in-12. — L'auteur, ami personnel du général Trochu, lui consacre une apologie

sans réserves; étudiant tour à tour l'homme privé, l'homme politique, l'homme de guerre, il les trouve également dignes d'admiration. Le récit est fondé sur une étude sérieuse des livres généraux d'histoire et des œuvres imprimées de Trochu; il contient aussi quelques fragments de lettres ou de notes inédites du général. Chemin faisant, M. Cartier prodigue les invectives à tous les adversaires de son héros, surtout aux républicains: Gambetta, par exemple, n'est-il pas accusé (p. 135) d'avoir fait échouer le plan de sortie vers Rouen, parce que Trochu victorieux fût devenu trop puissant? — G. W.

CAMILLE DUCRAY, *Henri Rochefort*, Paris, Ambert (1913), xii-321 pp. in-12. — Ce livre n'a aucune prétention érudite ou scientifique, mais c'est le récit alerte et vivant de la vie du célèbre pamphlétaire; l'histoire de cette existence agitée se lit avec l'intérêt d'un roman. La biographie s'arrête en réalité à la fin de la Commune; il y a vingt-cinq pages à peine sur la carrière de Rochefort, de 1875 à 1913. Une telle disproportion est évidemment voulue, mais il faut la regretter. — G. W.

ÉMILE FAGUET, *Mgr Dupanloup*, Paris, Hachette, 1914, 253 pp. in-8. — Ce volume fait partie de la collection des « Figures du passé ». L'auteur a utilisé surtout la grande biographie de Lagrange et n'apporte pas de faits nouveaux; mais, avec ses qualités habituelles de psychologue, il met bien en lumière l'activité infatigable et guerroyante qui a caractérisé Dupanloup. Son livre est une apologie complète, qui appellerait parfois quelques réserves, à propos du « libéralisme » de Dupanloup, par exemple; mais ces réserves, il nous les suggère souvent lui-même d'un mot dit en passant. Parmi les innombrables volumes que M. Faguet a publiés dans ses dernières années, celui-ci est un des meilleurs. — G. W.

LA VIE SCIENTIFIQUE

En ce moment où des vides trop nombreux et des difficultés de toute nature rendent laborieuse la reprise de la vie scientifique, nous noterons ici les progrès de la réorganisation du travail et nous aurons plaisir à signaler les initiatives nouvelles.



Nous avons suivi avec la plus vive sympathie la fondation et les débuts d'une nouvelle Société historique, la *Société Ernest Renan*, qui se propose de développer en France le goût pour les études d'histoire des religions et de philosophie religieuse et de rééditer les auteurs qui ont représenté la tradition française dans ces études.

Il est apparu avec raison aux initiateurs de cette Société, MM. Paul Alphandéry et René Dussaud, directeurs de la *Revue de l'Histoire des Religions*, qu'il y avait chez nous, en histoire religieuse (comme en histoire générale), une tradition érudite dont l'importance, dont l'influence ont été longtemps méconnues : l'érudition allemande du XIX^e siècle a masqué l'érudition française des siècles antérieurs.

D'autre part, le public qui s'intéresse en France aux études d'histoire religieuse est restreint : la Société Ernest Renan vise à en faire sentir l'intérêt, à en donner le goût au delà du petit cercle des spécialistes. Bien entendu, son œuvre, purement historique et objective, sera étrangère à toute polémique.

D'après ses statuts, elle peut « former des archives et des collections, organiser des entretiens ou des conférences, publier des documents ou des travaux relatifs à la littérature et à l'histoire religieuses ». En fait, elle commence à réaliser ce programme. Une Commission spéciale a déjà décidé des publications : MM. Lods et Alphandéry ont été chargés de rééditer les *Conjectures sur la Genèse* de Jean Astruc. MM. G. Huét et H. Girard ont entrepris le dépouillement des manuscrits du fonds Renan à la Bibliothèque Nationale et une bibliographie raisonnée du maître. Des communications ont été faites aux séances mensuelles de travail. Le premier fascicule d'un *Bulletin* a paru (décembre 1919).

« Nous serions heureux qu'il se créât ici une sorte d'Office d'information, d'échange, sur tout ce qui touche à l'histoire des religions, à nos sciences, telles qu'elles se sont faites et telles qu'elle se font. Nous souhaitons que l'habitude s'établisse d'apporter ici toutes fraîches les nouvelles de ce canton de la « République des Lettres ». » Aux séances mensuelles, tous les adhérents sont convoqués ; et on se propose d'organiser des conférences « auxquelles donneraient accès des invitations très largement distribuées ». Telles sont les intentions excellentes de l'actif Secrétaire général, M. Paul Alphandéry.

Le siège de la Société Ernest Renan est 104, rue de la Faisanderie. — Le président est M. Edmond Pottier, membre de l'Institut, conservateur des Musées Nationaux ; le trésorier, M. Macler, professeur à l'École des Langues Orientales (rue Cunin-Gridaine, 3). La cotisation est de 15 francs.



La Société d'Histoire Moderne a repris ses séances et la publication de son *Bulletin*, interrompues depuis le début de la guerre.

Signalons dans le n^o de mars du *Bulletin* l'inauguration d'une Chronique qui contiendra des informations, des analyses ou comptes rendus critiques, des notes d'enseignement « sur certaines questions trop sommairement ou imparfaitement traitées dans les manuels, ou renouvelées par des travaux récents », et qui doit être « une œuvre de collaboration commune ». Elle est confiée aux soins de M. J. Lotaconnoux, secrétaire-adjoint (3, rue de Navarre, Paris, V^e).



A Bruxelles, la Société pour le Progrès des Études philologiques et historiques a repris également ses travaux, en novembre 1919.

Sur la proposition de l'éminent recteur de l'Université de Gand, M. H. Pirenne, elle a décidé la publication d'un *Bulletin Philologique et Historique*, mensuel, qui comprendra la chronique de la Société, des notices bibliographiques, des nouvelles et *personalia*. Ce bulletin n'est pas destiné à remplacer les *Revue Scientifiques* qui paraissaient avant la guerre, mais sera essentiellement un organe d'information. — A. Vincent sont chargés de la rédaction (Bibliothèque Royale, 5, place MM. O. Grojean et du Musée, Bruxelles).



Nous avons dit — et prouvé — combien nous désirions que la France offrit au public scientifique de ces grandes œuvres collectives comme l'Allemagne en a produit un grand nombre à la fin du dernier siècle et au début du vingtième.

Nous apprenons avec plaisir que la librairie F. Alcan prépare une *Histoire générale* depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Dirigée par Louis Halphen et Ph. Sagnac, exécutée par un groupe d'universitaires distingués, elle comprendra 20 volumes grand in-8°, de 400 pages environ : antiquité, 4 volumes ; moyen âge, 3 ; temps modernes, 7 ; époque contemporaine, 6. Elle commencera à paraître, par fascicules probablement, vers le début de 1924 au plus tard. Il y aura une édition anglaise.

La place nous manque aujourd'hui pour donner le plan de l'œuvre, par volumes. Conçue dans un esprit différent de *l'Évolution de l'Humanité*, elle sera, néanmoins, « résolument imprégnée de l'esprit moderne ». Elle remplacera utilement l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, qui non seulement a vieilli, mais était inégale et trop fragmentée.



La *Nuova Rivista Italiana*, dont nous avons parlé déjà avec toute la sympathie qu'elle mérite, annonce la publication d'une importante *Histoire d'Italie*, qui paraîtra à la librairie Vallardi, sous la direction du professeur Giacinto Romano.

Ce ne sera pas une œuvre de simple compilation, ni une histoire purement « politique », mais l'histoire spirituelle et sociale du peuple italien, où seront incorporés et fondus tous les éléments de la vie nationale. Elle aura les mêmes collaborateurs à peu près, elle sera animée du même esprit que la vaillante *Nuova Rivista Italiana*.

Nous en donnerons le plan ultérieurement.



Parmi les Revues qui ont repris leur publication, signalons : *Isis*, le *Journal de Psychologie*, la *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*.

Isis, dorénavant, sera publiée en français et en anglais, surtout en anglais ? M. George Sarton, son actif fondateur, a quitté la Belgique, au cours de la guerre, et trouvé asile à la *Carnegie Institution* de Washington. « Mon but, dit-il dans l'Avant-Propos du n° 6 (t. II, 2), est non seulement de donner à tous ceux qui s'intéressent à l'Histoire de la science et de la civilisation un instrument de travail aussi parfait que possible, mais encore de défendre l'idéal du *Nouvel Humanisme*, c'est-à-dire la réconciliation de la science avec la vie, et de l'idéalisme avec le sens commun et l'expérience. »

Le *Journal de Psychologie* des Dr^s Pierre Janet et G. Dumas donnera à l'avenir des revues générales « des travaux les plus importants parus en Europe et en Amérique sur les différents chapitres et sur les applications de la psychologie ». Mais la plus importante modification qu'il subit consiste en ce qu'il devient, pour la psychologie, l'organe des pays latins. Il le devient par la composition de son Comité de direction. Il le devient par les langues qui pourront être employées (un résumé en français au dixième précédant les articles écrits dans une autre langue latine). Sans rompre les liens de sympathie avec les psychologues anglais et américains, « il aspire à trouver dans le monde latin les conditions de son développement, comme d'autres revues trouvent ces conditions dans le monde anglo-saxon, anglo-américain ou allemand ».

La *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, publiée par les Dominicains français du Saulchoir (Belgique), a repris ses *Bulletins* et sa chronique, qui sont si riches en renseignements sur les livres et sur les événements scientifiques (fasc. de juillet-octobre 1914, paru en novembre 1919).



La Gérante : CERF.